

SANTÉ ET MALADIE
À TRAVERS LES CORPUS D'HIPPOCRATE, DE PLATON ET D'ARISTOTE

Exemplier de la conférence d'Anne Merker

Ancienne médecine : la médecine se suffit à elle-même, elle est même la seule source de la connaissance de l'être humain :

[1] « Certains médecins (*iatroi*) et certains savants (*sophistai*) déclarent qu'il n'est pas possible de connaître la médecine si l'on ne connaît pas ce qu'est l'homme, mais que c'est ce savoir que doit parfaitement acquérir celui qui a l'intention de soigner correctement les hommes. Et le discours de ces gens-là va dans le sens de la philosophie, comme celui d'Empédocle ou d'autres qui, à propos de la nature, ont écrit en remontant à l'origine ce qu'est l'homme, comment il s'est formé au début et de quels éléments il s'est constitué. Mais moi, j'estime que tout ce qui a été dit ou écrit sur la nature par tel savant ou tel médecin a moins de rapport avec l'art de la médecine qu'avec l'art de la peinture, et j'estime que pour avoir quelque connaissance précise sur la nature, il n'existe aucune source autre que la médecine » (Corpus hippocratique, *L'ancienne médecine* [fin du -v^e siècle], 20.1-2, trad. J. Jouanna, CUF, 1990).

Du régime, le médecin doit commencer par la philosophie :

[2] « Je prétends que celui qui veut traiter exactement du régime de l'homme doit d'abord connaître et discerner la nature de l'homme en général : connaître ses constituants fondamentaux et discerner les éléments qui prédominent [*κεκράτῃται*]. Car, s'il ne connaît pas la constitution fondamentale, il sera incapable d'en connaître les effets ; et s'il ne discerne pas ce qui prédomine [*τὸ ἐπικρατέον*] dans le corps, il ne sera pas capable de fournir au patient un traitement utile. L'auteur doit donc connaître ces points et, en plus de cela, la vertu [*dunamis*, puissance] respective de tous les aliments et boissons de notre régime, qu'elle soit naturelle ou imposée artificiellement par la technique humaine. Car il faut connaître la manière artificielle de supprimer la vertu [*dunamis*, puissance] de ce qui est naturellement fort et de donner de la force à ce qui est faible, chaque fois que le moment opportun [*kairos*] est venu » (Corpus hippocratique, *Du régime I*, 2.1, trad. R. Joly, CUF, 1967).

Aristote, le philosophe-physicien et le médecin sont limitrophes :

[3] « D'autre part, il revient au naturaliste d'examiner les premiers principes de la santé et de la maladie. En effet, il ne peut y avoir ni santé ni maladie chez les êtres privés de la vie. C'est pourquoi l'on peut dire de la plupart de ceux qui étudient la nature, ainsi que des médecins qui s'adonnent à leur art avec le plus de philosophie, que les premiers parachèvent <leur recherche> avec la médecine, et que les autres

commencent la médecine par la physique » (Aristote, *De la sensation et des sensible*, 1, 436a17-22).

[4] « Ce n'est pas seulement au médecin, mais aussi, jusqu'à un certain point, au naturaliste [*physikos*] qu'il revient d'exposer les causes de la santé et de la maladie. Les aspects sous lesquels ils diffèrent et sous lesquels diffèrent aussi les objets qu'ils étudient ne doivent pas nous échapper, bien que les faits montrent que, jusqu'à un certain point, leurs domaines respectifs ont une réelle affinité. En effet, tous les médecins cultivés et curieux disent quelque chose sur la nature et jugent convenable d'y puiser leurs principes, et, parmi ceux dont l'affaire est d'étudier la nature, les plus habiles terminent en quelque sorte <leurs recherches> avec les principes de la médecine » (ARISTOTE, *De la respiration* [ou à la fin du traité *De la vie et de la mort*], 27, 480b21-30, trad. P.-M. Morel, *Petits traités d'histoire naturelle*, GF, 2000).

Voir en complément, avec une perspective légèrement différente, Platon, *Charmide*, 156b-157c, et *Timée*, 87-88 : la partie et le tout (de l'être humain : partie du corps / tout du corps ; le corps et l'âme comme formant le tout de l'être humain).

La santé comme valeur première dans l'ordre du bon :

[5] « Tu as dû en effet, je pense, entendre des gens chanter dans les banquets cette chanson de table, dans laquelle le chanteur procède à une énumération : “être en bonne santé (ὕγιαίνειν), voilà ce qui est le meilleur (ἄριστον) ; en second lieu, c'est d'être beau (καλὸν γενέσθαι) ; en troisième lieu, déclare l'auteur de la chanson, de devenir riche sans recourir à des moyens malhonnêtes (πλουτεῖν ἀδόλως)” » (PLATON, *Gorgias*, 451e, trad. L. Robin, Pléiade, légèrement modifiée).

[6] « Le plus *beau*, c'est la justice portée à son comble ; le *meilleur*, c'est d'être en bonne santé. Quant à ce qui est le plus *agréable*, c'est d'obtenir ce que l'on désire »¹ (ARISTOTE, *Éthique à Eudème*, I 1, 1214a5-6, trad. A. Merker).

κάλλιστον τὸ δικαιοτάτον, λῶστον δ' ὑγιαίνειν
πάντων ἥδιστον <δ'> οὐ τις ἐρᾷ τὸ τυχεῖν.

Platon, *Théétète*, la santé comme référence non relative dans le relativisme de Protagoras :

[7] « La vérité, je le déclare en effet, la formule en est ce que j'ai écrit : “chacun de nous est la mesure de toutes choses, de celles qui sont comme de celles qui ne sont pas ; les différences qu'il y a entre celui-ci et celui-là se comptent toutefois par milliers, pour cette raison précise, que autres sont et apparaissent les choses à celui-ci, autres à celui-là. En

¹ Citation presque identique dans *Éthique à Nicomaque*, I 9, 1099a27-28. Voir aussi un texte presque identique dans THEOGNIS, v. 255-256 (CUF, éd. Jean Carrière) et la note p. 152, renvoyant aussi à Sophocle, fragment 329 Nauck).

outré, l'existence d'un savoir [*sophia*] et d'un savant [*sophos amèr*], tant s'en faut que je la nie ; mais seulement celui que j'appelle un savant, c'est l'homme éventuellement capable d'opérer pour tel ou tel d'entre nous tel changement qui lui fasse apparaître et être bonnes [*agatha*] les choses qui actuellement lui apparaissent et lui sont mauvaises [*kaka*].

Et maintenant, ma thèse, ne va pas, de façon littérale, te mettre à lui faire la chasse ! Sois plutôt, de la manière que voici, encore plus clairement instruit de ce que je veux dire. Ainsi, rappelle-toi en effet ce qui se disait précédemment de l'homme qui se porte mal et pour qui ce qu'il mange apparaît et est amer, tandis que cela est et apparaît à l'opposé pour celui qui se porte bien [ὕγιαίνοντι]. Or, à aucun de ces deux hommes il ne faut attribuer un savoir supérieur à celui de l'autre : ce n'est pas possible en effet, et il ne faut pas non plus accuser d'ignorance le malade parce qu'il en juge comme il fait, tandis qu'on attribuerait au bien portant le savoir, parce qu'il en juge différemment. Mais ce qu'il faut, c'est opérer, sur le malade, un changement de sens opposé ; car l'autre manière d'être [*hexis*] est meilleure [*ameinôn*]. C'est ainsi, d'autre part, que l'éducation consiste à opérer un changement qui fait passer d'une certaine manière d'être à celle qui vaut mieux ; mais, tandis que ce changement, le médecin l'effectue au moyen de drogues [*pharmaka*], c'est par des paroles [*logoi*] que le sophiste l'effectue. Bien sûr, quelqu'un qui "juge faux", personne ne l'a jamais fait "juger vrai" par la suite : il n'est possible en effet, ni de porter un jugement sur ce qui n'a point d'existence, ni de juger différemment de l'impression dont on se trouve être actuellement le sujet : or, cette impression est toujours vraie. Mais, à mon avis, tandis que certains, en raison de la manière d'être d'une âme en mauvaise condition, portaient des jugements qui sont apparentés à ce que leur âme est elle-même, une âme en bonne condition a fait porter des jugements d'une nature différente : ce sont là précisément les représentations que, par ignorance, certaines gens appellent "vraies" ; quant à moi, je les appelle "meilleures" [βελτίω] les unes que les autres, mais elles ne sont nullement "plus vraies" » (PLATON, *Théétète*, 166d-167b, trad. L. Robin, Gallimard, 1950).

Définitions de la santé :

[8] « Alcméon dit que ce qui maintient la santé, c'est l'isonomie des puissances [ἰσονομίαν τῶν δυναμέων], humide, sec, froid, chaud, amer, doux, etc., tandis que la monarchie [*monarchia*] parmi elles provoquent la maladie » (ALCMEON DE CROTONE [-VI^e s.], mentionné par Aétius (= Diels / Kranz, 24 B 4), trad. Jouanna légèrement modifiée, *Hippocrate*, Fayard, 1992).

[9] « Il y a en effet dans l'homme du salé, de l'amer, du doux, de l'acide, de l'acérbe, du fade et mille autres composantes possédant des

puissances [*dunamias*, propriétés²] diverses sous le rapport de la quantité et de la force [*ischun*]. Ces composantes, tant qu'elles sont mélangées [*memigmēna*] et tempérées [*kekērēmēna*] l'une par l'autre, ne sont pas manifestes et ne font pas souffrir [*lupeî*] l'homme ; mais quand l'une d'entre elles se sépare et s'isole [*auto eph'heōtoutou genētai*], alors elle devient manifeste [*phaneron*] et fait souffrir [*lupeî*] l'homme » (*Ancienne médecine* (fin -v^e s.), 14.4. Trad. Jouanna CUF légèrement modifiée).

[10] « Les maladies proviennent de la domination [*erateisthai*] de l'un de ces deux facteurs [à savoir les exercices et les aliments], tandis que la santé provient de l'égalisation [*isazein*] de ces facteurs entre eux » (*Du régime* [fin -v^e / début -iv^e s.], 69, trad. Jouanna CUF modifiée).

[11] « Mais, de même qu'un corps malade n'a besoin, pour être pris par le mal, que d'une légère poussée du dehors et que parfois, même sans cause extérieure, il entre en dissension (*στασιάζει*) contre lui-même, de même, évidemment aussi, ne suffit-il pas à un État, dont la condition est semblable à celle de ce corps, d'un léger prétexte pour qu'on y fasse appel au concours militaire du dehors, les uns à celui d'un État de régime oligarchique, les autres, d'un État de régime démocratique ? pour que l'État tombe malade et qu'il combatte contre lui-même ? et parfois sans même avoir besoin des interventions du dehors pour être en dissension ? » (PLATON, *République*, VIII 556e, trad. L. Robin, très légèrement modifiée).

Bibliographie hippocratique

JOUANNA Jacques, *Hippocrate*, Fayard, 1992.

Corpus hippocratique publié aux Belles Lettres sous le nom d'HIPPOCRATE (CUF : Collection des Universités de France). Voir les autres éditions dans le titre précédent.

2 Voir le commentaire de Jouanna sur la terminologie de la *dunamis* (*dunamiē* en dialecte ionien) avec les termes connexes comme *dunasthai*, *dunastēs*, *dunasteuein*, *dunasteia*, notamment dans *Ancienne médecine*, mais aussi ailleurs (voir pour des indications de base la note 1 p. 189 de J. Jouanna, dans son éd. de *Ancienne médecine*, CUF). Que le terme *dunamis* soit devenu un terme suffisamment technique qui pousse à le traduire par « propriété » n'enlève rien au fait que le grec médical exprimait cette notion par le vocabulaire de la puissance.